

## 18 Société & Culture

# «Réparer le monde, c'est réparer nos liens»

**ÉPOQUE** En conférence à Lausanne aujourd'hui, l'écrivaine et réalisatrice Flore Vasseur, engagée notamment pour la justice sociale et l'écologie, partage au «Temps» des outils pour faire face au chaos du monde actuel... à commencer par l'espoir

PROPOS RECUEILLIS PAR AGATHE SEPPEY

Et maintenant, que faisons-nous? Cette question, titre du dernier livre de Flore Vasseur (2024, Grasset), qui ne se l'est pas posée en ces temps troublés? Depuis plusieurs années, l'autrice et réalisatrice porte un message simple: pour sortir du sentiment d'impuissance face aux multiples crises, il faut commencer par se lever.

En 2021, Flore Vasseur sortait le documentaire *Bigger Than Us*. Elle y allait à la rencontre de plusieurs jeunes qui, du Malawi au Brésil, en passant par l'île grecque de Lesbos et le Colorado américain, se battaient pour que, dans leurs pays respectifs, les droits humains, le climat, l'éducation notamment, vivent des jours meilleurs. Sélectionné alors au Festival de Cannes et nommé aux César, le film continue aujourd'hui son chemin, devenu outil de sensibilisation et d'activisme.

Invitée par le Hub des possibles, association engagée pour un futur durable, Flore Vasseur sera de passage aujourd'hui au Théâtre Vidy-Lausanne pour une projection de son documentaire et une conférence (soirée complète). Elle partage au *Temps* sa vision de la résistance.

**Vous avez sorti «Bigger Than Us» en 2021. Dans quelle mesure est-il toujours pertinent aujourd'hui?** Le film n'a malheureusement pas vieilli. Il est presque plus facile à défendre maintenant, parce que le contexte s'est dégradé depuis 2021. Les jeunes activistes protagonistes de *Bigger Than Us* sont représentatifs de ce qui se passe actuellement pour les défenseurs des droits



### «La voie du confort ne rend pas heureux»

humains et de la vie: la répression à leur rencontre s'affole. Le chaos mondial s'est accéléré, impulsé par nombre d'autorités en place qui estiment n'avoir plus aucun compte à rendre à la société. Je pense à Trump, Poutine, Netanyahu et à ceux qui les imitent.

Trump a récemment déclaré que la seule chose qui pourrait freiner son pouvoir serait sa propre moralité, et qu'il n'avait pas besoin du droit international. Quand la personne à la tête de l'une des plus grandes puissances au monde dit ça, tous ceux qui ont un peu de pouvoir se sentent autorisés à ruissellement de l'ignominie. L'idée de prédation, par exemple d'un pays envers les ressources d'un autre, n'est pas nouvelle. Simplement, les sentiments de toute-puissance et d'impunité avancent maintenant éhontément.

**Vous portez un engagement multiple: justice sociale, environnement, lutte contre les discriminations...**

**Quel est le dénominateur commun?**

Nous sommes face à une polycrise dans laquelle tout est lié. On n'a pas un problème climatique, puis un problème migratoire, etc. Le dénominateur commun est la question de la justice, qu'elle soit sociale, économique, raciale, générationnelle, de genre, environnementale... C'est une affaire de dignité, de rapport au monde et à l'autre.

**Avant cet activisme ancré à gauche, vous avez commencé par une carrière axée croissance et capitalisme.**

**Comment votre changement de cap s'est opéré?** J'étais en effet partie pour rejoindre l'équipe de l'impunité et de la prédation. J'ai eu la chance de naître dans un milieu très privilégié, d'avoir une belle éducation en France, de faire HEC. En sortant, à la fois biberonnée par les mantras capitalistes et portée par une forme d'idéalisme envers l'essor d'internet, j'ai créé ma start-up à New York. Puis les attentats du 11 septembre m'ont fait très violemment bifurquer.

**Vous étiez sur place?** Oui, très près des lieux. Je n'ai pas perdu de proche, n'ai pas été accaparée par un deuil. Mais les attentats m'ont touchée au plus profond de mon être. Selon moi, ils ont été une alerte monstrueuse qui nous a crié: on court à notre perte, on nourrit et on décuple un système basé sur l'injustice et la violence dans lequel la violence en retour devient inévitable. Attention, je ne cautionne évidemment pas les actes terroristes. Ce que je veux dire, c'est que le 11-Septembre n'a pas été seulement l'apanage de quelques per-

sonnes trahissant leur religion. Il s'agissait aussi d'une revanche. La réponse des Etats-Unis après l'événement a été la guerre – et cette spirale de la violence est peut-être ce qui m'a le plus effrayé. Ils ont – on a! – embrassé l'idée d'un axe du bien et du mal, du «eux versus nous», en disant «si vous n'êtes pas de notre côté, vous êtes de celui des terroristes». Parce que c'était confortable. Cette logique a pavé le chemin de ce que l'on vit aujourd'hui.

**Vous parlez justement d'une «logique de la séparation», opposée à une idée d'interdépendance que vous appelez de vos vœux...** Dans le monde occidental, on trouve cette logique à tous les niveaux. La toute première séparation, émise par Descartes, a été l'idée qu'on pouvait posséder et maîtriser la nature. Celle-ci a lancé le capitalisme, nos comportements envers l'environnement, elle a donné des prétextes à la colonisation, à la traite des autres peuples. A l'heure actuelle, l'héritage de cette pensée est très présent. Trump l'incarne totalement. C'est aussi à cause d'elle que nous peinons à comprendre que nous formons un tout avec la nature et que la question climatique nous concerne toutes et tous.

La séparation fait prospérer la peur dans notre contexte de crises: on est chacun dans sa bulle, terrorisés par ce qui va nous arriver, déconnectés du réel par les écrans, pris dans un tel sentiment de solitude et d'impuissance qu'on a baissé les bras. Et c'est exactement cela qui permet l'existence d'un pouvoir autoritaire.

**Dans le film, vous suivez des jeunes qui, eux, n'ont pas baissé les bras. Les nouvelles générations font-elles plus, mieux, que les précédentes?**

Mon intention première avec *Bigger Than Us* était de montrer à mes enfants que, dans ce monde en flammes, il existe un chemin de vie dans lequel ils peuvent se réaliser et être en lien avec les autres. Les protagonistes sont la preuve de cela. La grande majorité habite dans des endroits qui se sont déjà effondrés sous certains aspects, ou dans lesquels les sociétés dites «démocratiques» n'ont jamais décollé: l'Ouganda, l'Indonésie, le Brésil, le Liban etc. Ces jeunes sont des bons guides parce qu'ils ont une phase d'avance sur nous (en France par exemple). Ils nous montrent que l'engagement pour une société plus juste est avant tout une question de survie, de concret. La jeunesse – et surtout celles et ceux qui s'en occupent, notamment les professeurs – est à la recherche d'outils, de graines à planter. Parce qu'ils veulent vivre, s'accomplir.

**Une de vos clés de lecture est de «choisir l'amour à la peur». Qu'est-ce que ça signifie concrètement?** C'est comme si nous étions toujours face à cette dualité: le confort versus l'humanité. Le confort signifie de ne penser qu'à son bien-être personnel, qu'à court terme, qu'à se protéger du monde. Ce sont les comportements qui visent à chercher le prix le plus bas, la rentabilité immédiate, la performance. On privilégie souvent le confort en raison de la peur: il nous donne l'impression de maîtriser, de prévoir, d'être sur le chemin du bon-

heur, car c'est ce que le capitalisme nous a promis. L'autre option est de choisir l'humanité. Il s'agit de vivre en conscience, de se dire que chacun de ses actes a un impact car tout a un lien. Acheter le t-shirt le moins cher, c'est confortable, mais derrière se cache de la pollution et quelqu'un qui a payé de sa santé, le fait que ce soit aussi peu cher. Choisir une option plus éthique, c'est choisir l'humanité. Cette démarche est applicable dans mille actes du quotidien. Ça peut être simplement de s'arrêter, alors qu'on est pressé, pour adresser ne serait-ce qu'un bonjour à une personne qui mendie. Ce qu'on y découvre, c'est le lien, le plaisir de la rencontre, l'émulation. J'appelle ça de l'amour. La voie du confort ne rend pas heureux, regardez l'épidémie de souffrance existentielle qui court actuellement. Celle de l'humanité et de l'amour, oui.

**Que répondez-vous à ceux qui diront qu'il est naïf de penser que l'amour sauvera le monde?** C'est naïf de croire qu'on va sauver le monde. D'ailleurs, ce n'est pas ce que je dis. Il faut le réparer – et cela commence par nous réparer et réparer nos liens, parce que la société, comme nous, est brisée. Il faut permettre à ceux qui sont laissés derrière de poser leur pied à terre. Ce n'est pas naïf, c'est une question de lucidité. C'est tellement accessible que ça en devient désarmant. Il faut qu'on fasse le deuil d'une solution miracle – ça, c'est du confort. Nous devons trouver du réconfort dans l'inconfort. ■

«Et maintenant, que faisons-nous?», Flore Vasseur, Mon poche, 2025